

La maison rouge
posée sur le ventre
de l'herbe qui chante.

La lumière
entrelace
nos écritures
là
sur le bord rose
de chaque ciel.

Je suis
à la fenêtre
où tout s'écrit
le fleuve vent
sur la peau poésie
les respirations de la lune
sur les mains
de la petite ourse.

Le ciel
porte l'attente
dans son ventre
c'est son baiser retardé.
Les couloirs de tes bras
dansent.
Je râpe
le coquelicot
entre mes doigts
comme un premier message.
Se dessine lentement
les contours
de la nuit en lutte.
J'accorde l'immensité
à la main du jazz
un gant de fantasme
et de flow fleuri
pour froncer les frontières.

Tu penses
à cette nuit
à ces heures
qui parlent lentement
sur le front de la lune.
Un regard
essaie d'atteindre
une immobilité
face au cœur
conscient.

Mon homme,
c'est l'esprit sur les ailes des clairières.
C'est la souplesse du soleil,
c'est l'heure des confidences,
dans des notes de jazz qui
roulent sur la peau.

Mon homme,
c'est la poésie impalpable, implosée.
Il sait cueillir les images, les lier.
Il connaît l'ailleurs dans son acception totale.
Il explore les yeux des temples
Pour mettre en mouvement le monde.
Celui qui soulève les silences de l'après,
Celui qui enveloppe l'âme dans l'attente.

Il sait contempler et parler sans rien dire.
Il offre une deuxième vie à la nuit.
Il lit la confiance des songes
et chaque virgule de douceur
qui orne la bouche de l'attention.

Je crois que tu penses
aux visages de la route.
Ceux pour se rendre
dans les nuages de Coltrane.
Ceux que l'on brodera ensuite
à la ceinture
de la maison rouge.

Le tigre
de ton élégance
froisse la soie
de la nuit.

Le sourire bleu
de ta peau
entre les vagues
rouges.

J'écris
à travers
ton corps
pour que la
nuit s'évade.

Tu crois
à l'allure
de la lumière
dans le regard
d'une biche,
ombre de la terre
amoureuse.
J'aime boire
ton silence
dans l'impossible
cendré.
Pour vivre
intensément
chaque contour.

Les trois passages
sont le rythme
de la goutte
de piment
sur le col
du temple.
La courbe des luttes
appuie sa main
sur l'invisible présent.
L'aube circule
dans ta bouche.
Je croise toujours
ton âme
à l'abri
d'un crépitement.

Il y a cet éclat
entre nos âmes
le début
du poème subtil
de nos arts.
Tu construis
cette connaissance
enfermée en moi.
Tu lui permets
de toucher
la pointe de l'instant,
la respiration
de chaque jour,
la respiration
du poème.

La splendeur des pluies
s'inscrit
sur les pétales
du soleil
comme la phrase
de ton corps.

Les poètes
éboueurs de mots
font sécher les fractures
en attendant
la résurrection
des amants.

Il y a le vent
de l'église
qui crépite
entre les bras
du soleil.

L'océan vert
équilibre les lignes
des voilures bleues
étreignant les pierres.
On peut y écrire
les yeux des nuages
monter l'air des châtaignes
sur les doigts
de la lune.
Pour que l'arbre blanc
danse
à la veille de la vie.
Parce que la poésie
pousse
dans le temps des arbres.